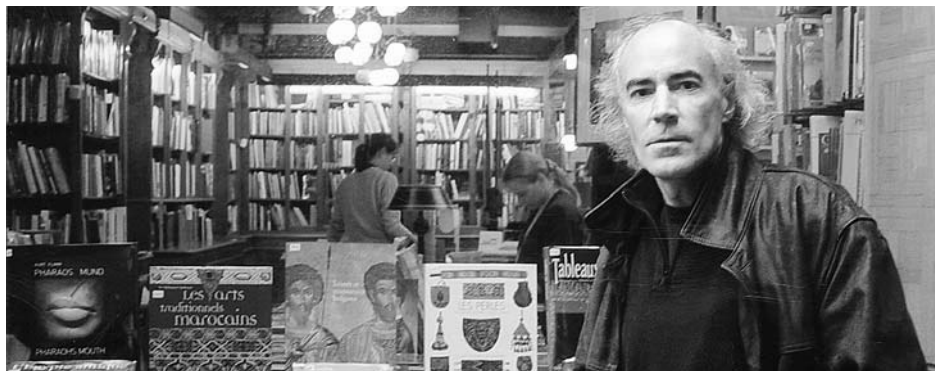
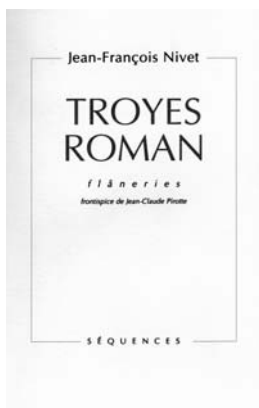


Questions à...

Jean-François Nivet

Jean-François Nivet a récemment publié *Troyes Roman*, récit où il décrit ses flâneries dans les rues du chef-lieu auboisi. Il répond aux questions de *La Vie en Champagne*.



Jean-François Nivet devant une librairie de Bruxelles (Cl. Carole Prestat).

La Vie en Champagne : Pourquoi ce livre ?

Jean-François Nivet : Il est le résultat d'un défi lancé par un ami, l'éditeur Jean-Pierre Moreau, installé à Rezé, près de Nantes, avec lequel je travaille régulièrement à la réédition de textes du XIX^e siècle (Mirbeau, Vallès, Geffroy, Barbey d'Aurevilly...) et d'une envie personnelle : parler autrement de Troyes et de ses environs. Par ailleurs, j'ai été, depuis mon adolescence, un lecteur acharné, soucieux de traces, et, depuis une dizaine d'années que je fréquente Troyes, j'avais accumulé une importante documentation sur les écrivains et les artistes qui ont traversé la ville, en ont parlé dans leur correspondance ou dans leurs œuvres. Occasion m'était donc donnée de m'en servir. Restait la forme. Je ne voulais pas d'un livre d'historien d'aujourd'hui (j'ai appris à lire dans Victor Hugo et dans Michelet), sec, explicatif, didactique... Je suis un homme du XIX^e siècle, et j'aime la narration, l'agencement charnel des mots, leur âpreté comme leur sensualité. Le défi a donc été non pas d'expliquer cette ville – ce dont je suis incapable –, mais de l'inscrire dans les sensations et les émotions d'un narrateur habitué par ses lectures, marcheur invétéré, à la fin du siècle dernier, période la plus riche pour moi en impressions.

LVEC : Pourquoi ce titre, *Troyes roman*, et ce sous-titre : flâneries ?

JFN : Je tenais à l'association de ces trois mots. Pour honorer la mémoire de Chrestien de Troyes,

d'abord, inventeur du roman occidental, donc du maillage des mots – fabuleuse coïncidence ? – dans la ville de la maille. Ce livre est ensuite le roman d'une ville, avec le foisonnement de ses acteurs, passés et présents : écrivains et footballeurs, artistes et passants... Il est enfin un roman, avec un narrateur, inscrit dans une trajectoire personnelle (il vient du Maroc, il s'installe aux confins de la ville, essaie de la déchiffrer et de la comprendre, s'agace de ses travers de fief médiéval, et finit par l'aimer. Quant au sous-titre « flâneries », il donne l'intention et le rythme, il a partie liée avec la mélancolie, un sentiment qui m'est très proche. Un mot préférable à promenade (qui sent le dimanche dodu d'après déjeuner), à balade (qui connote les petits pas et l'insouciance). La flânerie est une manière d'être, autant qu'un genre littéraire (on trouve le mot chez Fargue, Apollinaire, Gracq, Sansot). Le flâneur est un esthète et un anarchiste de la marche : il n'est pas pressé, il ne cherche rien et trouve, il reste en contact avec le paysage – naturel ou urbain – s'éprouve et se grandit à son contact. Je souris aujourd'hui quand je vois le mot « flânerie » sur les panneaux lumineux de la ville et dans les revues officielles à papier glacé...

LVEC : « Pendant longtemps, Troyes ne fut pour moi qu'une ville lointaine et improbable... » votre livre débute ainsi. Votre vision a-t-elle évolué ?

JFN : Il faudrait citer la suite : « ... aussi improbable et lointaine que sa compagne sonore et